

	Le Guellec Henri : Né à Mahalon (Finistère) le 12 janvier 1885 ; licencié ès-lettres et en allemand, diplômé d'études supérieures d'anglais ; ordonné prêtre le 24 juillet 1910 ; professeur Institution Notre-Dame du Kreisker à Saint-Pol-de-Léon depuis 1913. Mobilisé (service armé) XI^e section infirmiers militaires (2 août 1914) ; infirmier interprète ambulance 8/11 ; interprète mitrailleur 76^e R.I. ; blessé (11 juin 1918) ; évacué. A participé aux actions suivantes : -1914 : retraite de Belgique, Marne ; - 1918 Montdidier (début de juin). Mort le 2 juillet 1918 à Paris (Seine), à l'hôpital du gouvernement italien, 41, quai d'Orsay, des suites de blessures de guerre. Médaille militaire posthume, 17 mai (J.O. 14 octobre 1920) : « <i>Très brave, ayant une haute conscience du devoir. A été très grièvement blessé alors qu'avec son unité il tenait à distance plusieurs groupes ennemis tentant de s'infiltrer dans nos lignes. A été cité.</i> » <i>La Semaine religieuse du diocèse de Quimper et de Léon</i>, n° 28, 12 juillet 1918, p. 342, 345-347 ; n° 42, 17 octobre 1919, p. 583 <i>Ordo... dioecesis Corisopitensis et Leonensis</i>, Quimper, imp. de Kerangal, 1919, p. 98 Abbé Pondaven, <i>Livre d'or du clergé</i> [du Finistère], Quimper, 1919, p. 171 Paul Escard, <i>Guerre de 1914-1918. Livre d'or des maîtres de l'enseignement libre catholique</i>, Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1922, p. 460 <i>La Preuve du sang</i>, Paris, Bonne Presse, 1925, T.II, p. 115 Inscrit sur les monuments aux morts communaux de Mahalon (29) et de Saint-Pol-de-Léon (29), sur la plaque de la chapelle du Kreisker à Saint-Pol-de-Léon (29) et sur le monument diocésain de l'évêché à Quimper (29).
--	--

La mort d'Henri Le Guellec a été un coup douloureux pour ses parents et ses nombreux amis qui, depuis la nouvelle de sa blessure suivaient avec anxiété le progrès de son mal ; elle a consterné les élèves de l'Institution Notre-Dame du Creisker, parmi lesquels il n'avait fait que passer, mais qui avaient eu le temps d'apprécier sa science et ses éminentes qualités d'éducateur. Cette disparition ajoute un nom de plus au long nécrologe de l'Institut Catholique de Paris qui a vu tomber dans cette guerre tant de sujets d'élite.

Après d'excellentes études au Petit-Séminaire de Pont-Croix, Henri Le Guellec entra, en 1903, au Grand-Séminaire de Quimper, où il se fit tout de suite remarquer par les plus rares qualités intellectuelles. Il mena de front l'étude de la philosophie universitaire et celle de la philosophie scolastique, et prépara lui-même les deux parties du baccalauréat. En 1906, il s'inscrivit à Rennes pour la licence ès lettres et fut incontestablement le plus brillant des étudiants de cette Faculté. Ses préférences allaient aux travaux qui exigeaient des investigations et des recherches et dans lesquels les appréciations personnelles avaient le plus de part. Un mémoire qu'il présenta sur Lucrèce fut agréé avec les éloges de la Faculté. En Juin 1908, il couronna ses études universitaires par le diplôme de licencié ès lettres qu'il conquiert avec des notes superbes. Rentré au Grand-Séminaire pour terminer sa formation ecclésiastique, il fut ordonné prêtre en 1910.

Depuis longtemps, les langues étrangères l'attiraient, il voyait en elles un excellent instrument pour l'étude de l'histoire de l'Eglise, de l'exégèse et de la théologie. Son rêve eût été, en effet, de se spécialiser dans l'une de ces branches des sciences ecclésiastiques. Il entra à l'Institut catholique à Paris. Les débuts furent nécessairement pénibles. Il ne connaissait de la langue allemande que les quelques notions élémentaires qu'il avait acquises par lui-même, dans ses moments de loisir au Grand-Séminaire. Mais il déploya une ténacité indomptable. Il se mit résolument au travail, puis il partit en Allemagne, et fit, à Cologne, le stage qui est requis des candidats à la licence. Quand il en

revint, il se jouait des difficultés de cette morphologie et de cette syntaxe si complexes ; son vocabulaire était si riche, qu'il lisait dans le texte les auteurs les plus anciens. Les conférences d'étudiants qu'il fit en Sorbonne étaient très goûtées de ses professeurs et, à la première session d'examens, il fut reçu licencié en allemand avec une mention qui n'est donnée qu'aux meilleurs candidats.

Le titulaire de la chaire d'allemand à l'Institut Catholique, l'abbé Muller, voyant dans son élève des dispositions exceptionnelles pour les langues vivantes, aurait désiré l'avoir comme adjoint. Mais le diocèse de Quimper avait besoin de ses services. Nommé professeur à l'Institution Notre-Dame du Creisker à la rentrée scolaire de 1912, il trouva le moyen, tout en s'occupant scrupuleusement de ses cours, de pousser à fond une étude très fine et très pénétrante de la psychologie religieuse. Il s'attacha à décrire la physionomie morale d'un pasteur de l'Eglise anglicane, George Herbert, poète mystique du XVII^e siècle, en qui il montra un précurseur du mouvement ritualiste qui devait conduire au catholicisme tant d'âmes d'élite du protestantisme. Pour mener son œuvre à bonne fin, il dut étudier l'anglais et fit un court séjour à Londres, passant la plupart de son temps au Musée britannique à chercher des documents. Henri Le Guellec présenta son travail à la Faculté des Lettres de Rennes, qui lui décerna le diplôme d'études supérieures d'anglais.

Et c'est au moment où il semait à pleines mains, au moment où l'on entrevoyait la riche moisson d'idées et de beaux sentiments qu'il allait faire lever, quand tant de brillantes études allaient enfin porter leurs fruits, que la guerre éclata.

Pendant près de quatre années de présence au front, il a accepté son rôle obscur de soldat, mais il souffrait de ne plus pouvoir vivre, comme par le passé, de la vie de l'esprit. « De temps en temps seulement, écrivait-il, je peux lire quelques pages qui me rappellent de délicieux souvenirs. »

Le 9 Juin, lors de la reprise de l'offensive entre Montdidier et Noyon, il fut atteint d'un éclat d'obus à la cuisse droite. Pour échapper aux Allemands, il eut le courage de faire sept kilomètres, en perdant le sang avec abondance et sans autre bandage que son pansement individuel. Un confrère combattant et un étudiant en théologie protestante l'aidèrent au péril de leur vie, dans cette marche pénible vers le poste de secours. Après une première opération dans une ambulance du front, il fut transporté à Paris à l'hôpital italien du quai d'Orsay. Dès le premier jour, il fit l'admiration de tous par l'énergie vraiment surhumaine avec laquelle il supporta son mal. La médaille milliaire et la croix de guerre lui furent remises au nom du Général commandant en chef, moins en considération de la gravité de sa blessure qu'en raison du courage dont il avait fait preuve sur le champ de bataille. .

A son arrivée à l'hôpital, il déclara qu'il était perdu. Pourtant rien ne fut épargné pour le sauver. A ses parents, qui étaient accourus à son chevet, il recommanda de retourner en Bretagne, prétextant qu'ils n'étaient pas en sûreté à cause du bombardement. Le mardi 26 Juin, le cher blessé demanda et reçut les derniers sacrements ; sans une plainte, il supporta les atroces souffrances de l'empoisonnement du sang. Il voulait, disait-il, apprendre à ceux qui le voyaient, comment un prêtre doit souffrir.

Le 2 Juillet vers midi, il ne put plus parler mais il conserva encore sa connaissance. A 6 h. 50, il entra dans l'éternité.

Les obsèques eurent lieu vendredi 5 Juillet, à 9 heures, en l'église Saint-Pierre-du-Gros-Cailhou. Le gouverneur militaire de Paris fit déposer une palme sur le cercueil et délégua un détachement de gardes républicains pour rendre les honneurs. La Mission italienne de Paris était représentée par un officier et un piquet de soldats ; l'abbé Dujonc, de l'Institut Catholique, assistait à la cérémonie.

Derrière la famille avaient pris place les infirmiers, les infirmières et de nombreux blessés de l'Hôpital italien.

Le grand malheur qui le préoccupait lui aura été épargné : celui de mourir chez les Allemands. Aussitôt que les circonstances le permettront, son corps ira reposer dans la terre natale.

R. I. P.

Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 12/07/1918 p.315.